

LA RIVIÈRE DES VENTS

Tania K.

*« Plus tard, nous verrons que les moments d'impuissance
étaient peut-être les grands moments de notre vie ».*
Cardinal Journet

Paris s'épanouissait sous le charme du printemps.

Au cours d'un dîner mondain auquel j'avais été conviée par une connaissance, mon voisin de table m'a demandé d'un ton anodin dans quel moment de ma vie je me trouvais.

Je lui ai répondu sans vraiment y réfléchir :

- *Dans le meilleur moment...*

Je me suis alors rendue compte, obscurément, qu'en réalité, même si les autres enviaient l'apparence de ma vie, jusque là son véritable sens s'était tapi dans le secret de mon monde intérieur, nourri de rêves et d'espoirs jalousement gardés, jamais exposés.

Le meilleur moment de ma vie n'avait d'importance que pour moi, car je ne le partageais pas, pensant que personne ne pouvait le comprendre. Il n'appartenait qu'à moi...

L'étranger m'a involontairement révélé que ma vulnérabilité était l'envers de ma force. J'étais le miroir dont l'image reflétait la personne inaccessible que j'avais mis des années à façonner...

- *Je m'appelle Quentin de Beaubourg, finit-il par répondre au bout d'un trop long silence. Et vous ?...*

Il venait de réveiller l'autre côté du miroir, changeant en l'espace de quelques mots le cours de ma vie. Mais comment lui avouer que sur les bases de cette éphémère rencontre, j'ai ressenti le besoin obscur de bâtir le restant de mes jours, une éternité à ma mesure ?

31 Octobre 1998

Le vent glacial de Paris pénétrait à flots jusque dans les os de Gabrielle. Ce samedi lui paraissait triste et fade, alors que toute la semaine, elle avait ardemment souhaité le week-end. En balayant distraitement du regard les vitrines d'une agence de voyages sur les Champs Elysées, qui promettaient le soleil ailleurs, elle se surprit à penser au sud, au domaine de ses parents, non loin de Cadillon, sur les coteaux du Madiran qui serpentaient vers l'horizon des Pyrénées.

Depuis que les Borel s'étaient retirés du monde diplomatique, ils avaient décidé de prendre la vie avec plus de « philosophie » comme aimait à dire Paul, et avaient repris les vignes centenaires du père de Mathilde... loin des tumultes des voyages, des déménagements et des années passées à vivre à l'étranger, à représenter la France.

Gabrielle n'avait pas eu une enfance comme les autres, à force de voyager d'un pays à l'autre. Dès le plus jeune âge, elle avait été exposée à d'autres cultures que la sienne, et souvent lorsqu'on lui demandait d'où elle était, elle avait de la difficulté à répondre avec conviction « Je suis Française ». Elle était née et avait grandi ailleurs, mais son passeport demeurait Français. Quant à son cœur... elle n'en savait trop rien. Elle s'était forgé sa propre culture, amalgame de toutes les autres, s'était inventé un langage qui comprenait des mots d'un pays ou d'un autre...

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle n'avait jamais manqué de rien. Elle vivait à Paris depuis qu'elle y était venue faire ses études aux Beaux Arts et jouissait d'une précieuse stabilité. Depuis huit ans, elle n'avait pas eu à déménager, à faire ses adieux à ses amis, reconstruire sa vie. Elle travaillait dans un cabinet d'architecture et décoration qui lui ouvrait les portes du glamour de Paris... et depuis plusieurs mois, Quentin était entré dans sa vie, par un de ces heureux mystères dont sont faites les rencontres. Elle lui vouait l'admiration la plus totale, aimait tout en lui. Sa force de caractère, son intelligence et l'ambition qui le mènerait loin dans le monde des finances, elle en était certaine.

Gabrielle passa devant une vitrine sur laquelle se projeta sa silhouette. Elle ressemblait à n'importe quel autre passant. Alors qu'elle s'étudiait rêveusement, des images muettes à l'intérieur du magasin attirèrent son attention, échappées des écrans géants des téléviseurs en vente. Des scènes de catastrophe naturelle comme les aimaient les médias. Elle se souvint vaguement que le matin, la radio avait parlé d'un certain ouragan né des eaux des Caraïbes et qui menaçait l'Amérique Centrale... L'ombre de Mitch planait sur des terres étrangères, semant la mort, entraînant dans ses boues des vies, le patrimoine culturel de plusieurs pays, leur agriculture, leur avenir, comme pour tout effacer, injurieusement...

Ce malheur lointain me désolait... c'était le seul sentiment qui pouvait soulager ma conscience et ma passivité. Je me répétais que je ne pouvais rien contre la

La Rivière des Vents

destruction que portent les vents d'un ouragan, dans un océan lointain... Je me disais que personne n'avait la force d'embrasser toutes les causes et tous les malheurs du monde.

Et rien ni personne ne m'obligeait à choisir un combat.

Décembre 1998

- Depuis combien de temps Quentin et toi vous connaissez-vous ? demanda Samira d'un air conspirateur.

Gabrielle savait combien sa collègue de travail adorait les potins et les rumeurs sur tous ceux qui travaillaient dans le cabinet. Et lorsqu'elle ne savait pas, elle inventait. Samira était sa collègue de travail la plus traitable et celle avec laquelle elle avait le plus d'atomes crochus. Car en dehors de Quentin et de deux camarades de longue date, Gabrielle n'avait pas vraiment d'amis à Paris. Ceux de son enfance étaient disséminés aux quatre coins du globe, et ceux des Beaux Arts avaient choisi d'autres voies et amitiés que la sienne.

- Depuis le printemps de l'an dernier...
- Alors, là, c'est sûr... c'est du sérieux. Sinon, pourquoi ferait-il autant de cachotteries pour le rendez-vous de ce soir ?

Gabrielle sourit en pensant à Quentin. Le mystère ne lui ressemblait en rien. Il aimait tout ce qui était prévisible, ordonné, ce dont il pouvait avoir le contrôle. Il possédait un mental d'acier.

- Au fait, j'ai fait une donation pour les rescapés de Mitch. Il paraît qu'il y a eu des tas de morts. C'est affreux...
- Oui, j'ai vu cela à la télé... répondit vaguement Gabrielle.
- Tu connais, là-bas ?
- Là-bas, où ?
- L'Amérique Centrale. Toi qui as tellement voyagé avec tes parents, tu dois bien connaître ce coin-là ?
- Mes parents ont habité le Salvador. Moi, je ne me souviens pas, j'étais trop petite.
- Le Salvador ?... ce n'est pas là-bas qu'il y a une guerre ?...

Gabrielle fut amusée par l'ignorance de Samira. C'était cela qui la différenciait des autres. Cette connaissance du monde, alors que tous ceux qu'elle fréquentait, méconnaissaient ce qui se trouvait hors de leurs frontières.

- Les accords de Paix ont été signés en 1992, Samira.
- Oui, mais tout de même, ce doit être un pays effrayant...
- Samira, as-tu fini la présentation pour le dossier Giraud ?
- Hein ? Ah, oui ! Mais où ai-je la tête ?... C'est pour quand ?
- Pour... hier, soupira Gabrielle.

Samira était continuellement étourdie et bien plus d'une fois Gabrielle en avait pâti dans son travail. Mais demain serait un autre jour, et elle finirait le travail inachevé d'aujourd'hui. Car à présent, elle avait complètement perdu sa concentration. Elle était lasse et n'avait qu'une hâte, rentrer chez elle, se détendre. Et voir Quentin.

Il vint la chercher avec une demi-heure de retard, lui d'habitude si ponctuel. Ce soir-là il arborait une expression étrange, comme si un changement à peine perceptible s'était produit. Gabrielle n'aurait su dire lequel

exactement, mais son instinct lui criait de se méfier... Et dès ses premières paroles au restaurant, elle comprit qu'elle n'avait pas eu tort.

- Comment cela, tu pars à New York ? répéta-t-elle abasourdie, au bout de quelques interminables secondes.
- J'ai reçu une proposition de travail que je ne peux refuser...
- Et moi ?
- Toi ? fit-il comme si c'était la première fois qu'il se rendait compte de ses sentiments. Eh bien... tu as ton travail.
- Oui, mais... tu vas partir... et me laisser seule ?
- Mon Dieu, Gabrielle, ne soit pas si vieux-jeu. Nous sommes presque au vingt et unième siècle. Paris - New York se fait en un rien de temps. Chacun ira voir l'autre une fois sur deux. Tu pourras même prendre le Concorde.
- J'ai déjà pris le Concorde, dit-elle lugubrement.
- Alors tu le prendras pour la deuxième fois.

Il faisait semblant de ne pas voir son trouble.

- Pour combien de temps pars-tu ?
- Je ne sais pas, avoua-t-il mal à l'aise. Ecoute, j'ai trente-six ans, et je n'ai plus que quelques années devant moi pour gravir les échelons et faire fortune.
- C'est tout ce qui compte pour toi ?

La question flotta dans l'air.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire...
- J'ai presque trente ans, Quentin.
- Tu es jeune encore, Gabrielle.
- Suffisamment pour t'attendre ?...

Il se sentait mal à l'aise.

- Gabrielle, ne m'empêche pas de partir, je t'en prie. Tu verras, tout finira par s'arranger...
- Quand dois-tu partir ?
- A la fin de la semaine... Mais je reviens début janvier pour une semaine faire mon déménagement, et si tu veux, nous en reparlerons.
- Reparler de quoi ? Du fait que tu as décidé pour moi que tu veux partir seul à New York ? Et qu'advient-il de nous ?
- Nous ?...
- Oui, nous. Toi et moi. Ce n'était pas ce que tu voulais ?
- Oui, mais... pas maintenant, soupira-t-il.

Son regard se promenait ailleurs, au-delà de la jeune femme.

- Quentin, quel est ton rêve ?
- Mon rêve ? Ce n'est pas de rêves qu'il s'agit, Gabrielle, mais de la vraie vie ! Et en ce qui me concerne, je ne laisserai personne se mettre en travers de ma voie... surtout pas dans un moment comme celui-ci.

Gabrielle se leva avec fracas, le regard glacé, saisit son sac. Les autres clients du restaurant l'observèrent avec curiosité.

- Attends, ce n'est pas ce que je voulais dire... Tu sais bien que je t'aime, Gabrielle...
- Probablement, mais pas comme je le voudrais.

La Rivière des Vents

Sur cette phrase, elle demanda son manteau au maître d'hôtel sous le regard impuissant de Quentin, tourna les talons et disparut dans la nuit sans regarder en arrière.

A presque trente ans, elle voulait autre chose dans sa vie. Au début de sa carrière, pour elle l'ambition avait été synonyme de réussite sociale, d'argent, de possessions. Et malgré tout cela, au fil des années elle s'était rendu compte qu'elle était toujours insatisfaite. Une partie d'elle restait vide.

Noël s'annonçait, sans un signe de vie de Quentin. Certes, il avait essayé de la contacter à plusieurs reprises avant son départ pour New York, laissant de nombreux messages sur son répondeur, mais elle ne l'avait jamais rappelé. Elle était trop blessée dans son amour propre et ne voulait rien savoir de lui, le punir par son silence. D'ailleurs, dans son dernier message, il avait capitulé et simplement dit qu'il la rappellerait « probablement » en janvier. Rien d'autre. Pas une seule mention du fait qu'il l'aimait ou qu'il tenait à elle.

Janvier 1999

Les malheurs n'arrivent jamais seuls, mus par l'étonnante conspiration que la vie se donne parfois le mal de tisser autour de nous... Le climat de travail devint plus tendu et Gabrielle remarqua que les rumeurs de licenciements étaient sur les lèvres de chacun.

Je me croyais intouchable et indispensable, j'étais jeune et possédais certainement la beauté du diable... sans penser que justement dans cette société de consommation où tout est périssable, les êtres humains le sont avant toute chose. Je travaillais depuis des années dans une société qui avait tout demandé de moi, tout exigé... d'interminables heures de travail supplémentaires récompensées par le seul fait d'avoir l'infime honneur de travailler pour les autres.

Gabrielle soupçonna que quelque chose se tramait en surprenant le regard fuyant de Samira dès le matin où elle était arrivée au bureau.

- Le patron te demande Gabrielle, avait-elle simplement dit.

Il n'avait pas du tout ménagé ses mots et était allé droit au but, prétextant un remaniement « à cause de la conjoncture économique ». Ils étaient plusieurs dans son cas, mais cela ne la consolait pas pour autant. Evidemment, il proposa de les recommander à une autre agence.

Cela n'arrivait qu'aux autres. Pas à moi... Cela ne pouvait pas être vrai.

Combien de fois s'était-elle battue pour sauvegarder l'intégrité de sa compagnie, combien d'heures de travail avait-elle consacré ? Jamais elle n'avait demandé d'augmentation de salaire, trop consciencieuse. Elle s'était toujours portée volontaire pour aider les autres... et voici la façon dont elle était remerciée, du jour au lendemain, sans autre raison qu'une stupide conjoncture économique sur laquelle elle ne pouvait pas agir...

C'était une froide journée de janvier et elle ne savait pas comment elle l'annoncerait à ses parents, ni à Quentin... enfin, si Quentin osait donner un seul signe de vie, car jusqu'à présent et à sa connaissance, il n'était pas revenu à Paris. Elle attendait chaque soir son appel, mais le téléphone demeurait cruellement silencieux.

La jeune femme sortit dans la rue avec les quelques effets personnels qu'elle possédait au bureau, se sentant misérable, au-dessous de tout le monde, en colère et humiliée. Dans la rue, des émigrés latins entonnaient un chant qui venait d'ailleurs, ce qui eut pour effet d'interpeller un souvenir confus dans les tréfonds de sa mémoire. Avant, elle regardait toujours les émigrés avec pitié, mais aujourd'hui elle se rendait compte qu'en réalité ils emplissaient de musique les rues de Paris. Au lieu de demander la compassion, ils offraient un peu de bonheur.

Les musiciens de fortune entonnaient des chants venus d'Amérique Latine. Gabrielle les reconnut pour les avoir écoutés dans son enfance hors de France.

Par association d'idées, elle se souvint aussi de Mayeli, sa marraine qu'elle n'avait jamais vraiment connue, car celle-ci avait disparu dans des circonstances ténébreuses lorsque Gabrielle était encore une enfant. Paul et Mathilde avaient beaucoup d'affection pour la Salvadorienne et avaient tenté de maintenir vivant son souvenir au fil des années. Mais peu à peu, on n'avait plus parlé d'elle à la maison, de sa disparition jamais élucidée... et Mayeli était devenue une curiosité enfouie dans l'enfance de Gabrielle, qui occasionnellement resurgissait lorsqu'on ouvrait l'album de photos de famille. Bizarrement, elle repensa aussi à l'ouragan Mitch, dont on disait qu'il marquerait cette fin de siècle. On savait maintenant sans pouvoir les dénombrer exactement, que des milliers de gens avaient perdu leur maison, et des villages entiers avaient été ensevelis sous la boue. Elle essaya d'imaginer ce que ressentaient ceux qui n'avaient plus rien. Tous les efforts d'une vie balayés par les caprices de la nature.

Pourquoi pensait-elle à cela, si depuis des années elle s'était intégrée à la France et avait tourné la page de tous les pays dans lesquels elle avait grandi ? Des trois enfants Borel, c'était elle qui avait le plus profondément désiré trouver une certaine stabilité, raison pour laquelle elle avait décidé de s'installer à tout jamais à Paris.

Marie, sa sœur aînée, avait épousé Rajiv peu après leur rencontre en Inde, et depuis dix ans ils filaient le parfait amour aux Etats-Unis, entourés de leur trois enfants. Cadre supérieur dans une multinationale, Rajiv leur faisait changer souvent de pays et de décor... Marie était enchantée de mener un style de vie qu'elle avait toujours connu dans son enfance passée à voyager d'une ambassade à l'autre.

Quant à Philippe, son «petit frère » comme elle l'appelait bien qu'il eût cinq ans de plus qu'elle, il avait choisi d'être missionnaire en Afrique, et dans ses lettres il n'exprimait que le bonheur de pouvoir être utile aux autres, loin des distractions et des tentations d'Europe.

Son frère et sa sœur lui manquaient terriblement, mais ils avaient trouvé leur voie, et ils attendaient de Gabrielle qu'elle aussi « se case ». Mais seulement voilà, comble de malchance, elle venait de perdre son travail, Quentin, et, pensait-elle, son identité. Comment survivrait-elle à cela ?

Gabrielle avait la brusque impression que sa vie avait été gâchée. Si jeune, elle n'avait plus rien. Elle si fière de s'être créé une certaine indépendance. Elle qui se narguait de n'avoir besoin de personne. Elle qui savait se débrouiller seule... mais elle avait en ce moment l'insoutenable envie de courir dans les bras de ses parents et de pleurer, inconsolable.

Février – Avril 1999

Marie et ses enfants avaient annoncé leur venue pour les vacances de Pâques auprès de Paul et Mathilde, alors que Rajiv restait à Chicago pour négocier leur prochaine mutation, ce qui fut pour Gabrielle une heureuse nouvelle. Malgré leurs huit ans de différence, les deux sœurs avaient toujours été complices et très proches, l'une étant la confidente de l'autre. D'ailleurs Gabrielle se vantait toujours d'avoir été l'artifice du rapprochement entre sa sœur aînée et Rajiv, lors de leur séjour en Inde.

Presque un mois s'était écoulé depuis que Gabrielle avait quitté Paris pour « se retrouver », et si les premiers jours elle avait redouté la placidité campagnarde de Cadillon, elle redécouvrait les bonheurs simples de la vie... comme les longues promenades dans les vignobles, les nuits étoilées, ou simplement fouiller dans le grenier de ses parents, là où s'entassaient dans des malles les objets ramenés de voyages et qui n'avaient pu être placés nulle part dans la déjà éclectique décoration de la maison de campagne.

- Il faudrait que nous achetions encore deux maisons pour pouvoir les décorer avec tout ce que tu as ramené, bougonnait Paul à l'adresse de sa femme.
- N'empêche que tu es toujours content de retrouver tes vieilles affaires, répliquait-elle avec bonne humeur. Ces hommes ! Toujours à râler pour les valises et les cartons...

Pour Gabrielle, Cadillon était le berceau de ses souvenirs. Elle n'y était pas née, n'y avait pas grandi, mais c'était le réceptacle de tous ses objets, des ses jouets d'enfant, ses poupées, ses cahiers secrets. Cadillon représentait pour elle la certitude qu'il n'y aurait plus d'autre déménagement. Son père n'aurait plus à dire :

- Les enfants, nous sommes mutés...

Si Marie et Philippe adoraient cette phrase magique, Gabrielle, elle, redoutait les départs, semblables à des renoncements. Elle répétait souvent que certainement elle avait dû être bouddhiste dans l'une de ses vies antérieures et que son karma la condamnait à errer continuellement de pays en pays sans trouver sa place dans aucun.

Peu avant l'arrivée de Marie et de ses enfants, Gabrielle passa un après-midi à fouiner dans ses affaires dans le grenier. Par hasard, elle tomba sur une enveloppe qu'elle avait fermée quelques années auparavant, et glissé entre quelques souvenirs d'Inde, alors qu'elle sortait à peine de son adolescence. Le retour d'Asie avait été difficile pour elle, et elle avait eu du mal à s'accoutumer au lycée où elle devait faire sa terminale et passer son bac. Ses professeurs sans exception lui avaient reproché d'être une adolescente silencieuse et rêveuse, peut-être un peu trop renfermée, malgré le fait qu'elle était studieuse et appliquée.

La Rivière des Vents

Gabrielle reconnut tout de suite sa propre écriture sur l'enveloppe. Elle avait écrit son prénom et dessous, la mention « lettre à l'an 2000 ». Elle arrivait une année trop tôt, mais piquée par la curiosité, elle décacheta l'enveloppe et déplia les feuillets qu'elle se mit à lire, le cœur en suspens... reconnaissant vaguement les lignes écrites douze ans auparavant.

L'An 1987

Bonjour à toi qui as grandi ! Tu es la page blanche de mon avenir et moi, la lettre de ton passé. J'ai envie de t'écrire, à toi qui vis déjà si loin d'aujourd'hui, au seuil d'un autre siècle et à la naissance d'un nouveau millénaire... Et tout ça pour te raconter comment j'aimerais écrire les pages vides qui sont devant moi.

Te souviens-tu de toi ? De ton adolescence ? As-tu oublié les rêves qui te portaient bien plus loin que le possible, parfois même au-delà de la réalité ?

Dis-moi, comment est la vie de ton temps ? Le nôtre est plutôt pessimiste, parce qu'on ne voit que ce qui est mal ; on oublie de remarquer le bien parce que le mal envahit nos pensées et nous blesse profondément. Il est vrai que nous vivons dans ce monde des jours difficiles. Souvent, quand je regarde les nouvelles à la télévision, j'ai l'impression de participer à un cours d'histoire où l'on écrit les différentes étapes de la marche vers la Guerre Mondiale. C'est une sensation horrible.

Mais toi, tu dois déjà savoir ce qu'il en est... Dire qu'entre toi et moi, le temps s'écoule, sauf que pour moi il est futur, et pour toi il est passé. Tu vois, l'idée du temps est absurde. Seul le temps perdu compte vraiment.

Mais ne philosophons pas. La philosophie est trop triste parce qu'elle refuse de croire en quoi que ce soit. Elle pose trop de questions et ne se fie de rien.

Mes rêves d'aujourd'hui ?...

... devenir compétente dans le métier que j'ai choisi. Je veux être une décoratrice, respectée, irréprochable et admirée pour sa créativité.

... devenir riche ou célèbre, les deux pouvant m'aider à servir des causes dont je ne veux pas encore dévoiler le contenu, étant donné que ça implique de la réflexion, de la maturité et des responsabilités, choses que je dois encore acquérir avec l'expérience.

... revenir au pays de Mairaine, déposer une fleur sur sa tombe et découvrir où se trouve la Rivière des Vents dont elle me parlait quand j'étais petite.

voilà...

J'ai sûrement oublié des tas de détails.

*Que dis-tu de tout cela ? Qu'as-tu fait de mes rêves ? Sais-tu où tu vas ?
Aimes-tu ce que la vie te montre ?
Que de questions pour moi, qui sont pour toi déjà des réponses !...*

Bien à toi.

Gabrielle partit d'un éclat de rire devant l'ingénuité de ses dix-sept ans. Cette lettre, maintenant, elle s'en souvenait, elle se l'était écrite en pensant à l'an deux mille, date fatidique qu'elle avait redouté depuis son enfance... On disait tellement de choses sur le nouveau millénaire, qu'elle avait voulu laisser des traces au cas où elle disparaîtrait trop prématurément. Il faudrait qu'elle en parle à Marie, et ensemble, elles en riraient de bon cœur. Pourtant, elle se sentait interpellée par une question écrite, qui les nuits suivantes, la hanta.

Qu'as-tu fait de mes rêves ?

Depuis l'autre bout du temps, l'enfant qui restait en elle l'interrogeait et cela la blessait quelque part, mais elle ne savait pas pourquoi. Vraiment, elle avait hâte que Marie arrive pour partager avec elle cette missive inopinée. La sagesse et la patience de Marie viendraient à bout de ses secrets d'enfants. Et surtout, elle avait envie de connaître les souvenirs que Marie avait de Marraine et du Salvador.

Patel et Arthur avaient encore grandi depuis la dernière fois qu'elle les avait vus, et cela remontait à plus d'une année, juste avant la naissance de leur petite sœur Jasmine. Les trois enfants de Marie et de Rajiv portaient la beauté du mélange de sangs, celui français de leur mère, et celui hindou, de leur père. Les deux garçons avaient six et sept ans, et étaient une terreur tellement ils regorgeaient de vitalité. Parfois, même Marie malgré sa patience n'en venait pas à bout, mais elle s'arrangeait toujours pour restaurer l'équilibre dans la famille.

Mathilde avait pris la gracieuse Jasmine dans ses bras, et la berçait avec une douceur infinie. Elle regarda sa fille aînée.

- Gabrielle piétinait d'impatience que vous n'arriviez, dit-elle avec ce sourire doux qu'elle seule savait offrir. Je crois qu'elle est allée faire des incursions dans le grenier, et apparemment, elle a fait une découverte qu'elle veut te faire partager.
- Maman ! protesta Gabrielle.
- N'ai-je pas raison, ma fille ?
- Si, avoua-t-elle de mauvaise grâce. Ah ! Patel et Arthur ont raison quand ils disent que les mamans ont les yeux qui traînent partout !

Marie et Mathilde rirent allègrement.

- Allons, petite sœur, je te promets que je vais t'accompagner dans le grenier pour que tu me racontes tous tes secrets...

Le dîner fut particulièrement animé, et les aînés de Marie eurent tant de mal à s'endormir qu'ils finirent par énerver la petite Jasmine et eurent droit aux remontrances de leur mère. Tout ce petit monde s'endormit avec quelques heures de retard...

- Mon Dieu, Gabrielle, profite-en tant que tu n'as pas d'enfants, dit Marie avec un soupir. Quand tu les auras, tu verras comme il faut une bonne dose d'amour et d'humour !
- De toutes façons, je n'aurai jamais d'enfants.
- Tiens donc, et pourquoi dis-tu cela ? demanda Mathilde.
- Eh bien, parce que je ne me marierai jamais, déclara-t-elle de l'air le plus tragique qu'elle put se composer.
- Tu sais que tu ferais une excellente comédienne ?
- Marie, tu es injuste ! protesta Gabrielle, blessée dans son amour propre.

Au bord de la crise de larmes, son cœur était tellement gros qu'il lui faisait littéralement mal. Gabrielle s'enfuit de la cuisine brusquement sans répondre à sa sœur et sa mère qui l'appelaient.

Elle se réfugia dans le grenier, s'isola pendant une heure, puis deux. Elle se sentait seule au monde et oubliée, car personne ne venait la chercher. A travers la lucarne, elle apercevait dans le glacial ciel d'hiver des étoiles que le froid faisait vibrer.

Et elle pensait à Quentin. Pourquoi n'appelait-il pas ?

La porte du grenier s'ouvrit lentement, et la tête sereine de Marie, parut, baignée de la lumière de la lune, un sourire angélique sur ses lèvres.

- Je suis désolée, petite sœur... je ne voulais pas te faire de la peine.

Elle s'approcha et l'enlaça affectueusement.

- Maman m'a raconté pour Quentin... Je ne le connais pas, mais je crois que si vraiment il est pour toi, alors il reviendra te chercher. Tu sais, parfois, on croit savoir ce qu'il nous faut, et en réalité on fait fausse route. Ce n'est que lorsque tu as des coups durs que tu t'en rends compte, parce que le destin t'oblige à faire face.
- Je n'ai plus rien en ce moment, Marie, plus rien ! Je n'ai plus de travail, plus de Quentin, plus rien !

N'en pouvant plus, elle éclata en sanglots dans les bras de sa sœur.

- Ce n'est pas juste !... gémit-elle.
- Allons, pleure, cela te fera du bien...

Elles restèrent quelques minutes dans le silence, puis Gabrielle ravala ses larmes, car une idée venait de germer dans son esprit.

- Tu sais, l'autre jour, j'ai retrouvé une lettre que je m'étais écrite à moi-même quand nous sommes rentrés d'Inde.
- Vraiment ?

Marie sourit devant la joie spontanée de sa sœur. Depuis toujours celle-ci avait fait preuve de fantaisie et de créativité. Une nature sensible comme la sienne ressentait les joies les plus précipitées comme les peines les plus profondes. Gabrielle lui tendit timidement les feuillets.

- J'ai beaucoup ri quand je l'ai trouvée... J'espère que toi aussi tu t'en amuseras.

Marie parcourut les lignes, puis les relut une deuxième fois, adopta un air méditatif.

- Alors ? Je pensais que cela te ferait rire... tout ce que j'y ai marqué est si absurde !
- Absurde ? Non, Gabrielle. Les rêves ne sont jamais absurdes. Tu as peut-être évolué dans ta vision des choses depuis que tu as écrit cette lettre, mais tu ne peux pas la renier. Cette lettre, c'est tout toi.
- Comment cela, tout moi ?

Marie observa sa sœur dans l'obscurité, la fouguese petite Gabrielle qu'elle et Philippe avaient choyé depuis qu'elle était née. Rarement avait-on vu frère et sœurs s'aimer et se comprendre comme eux.

- Il y a des personnes qui croient aux signes, répondit Marie.
- Ah, non ! Tu ne vas pas commencer comme Philippe à me faire la morale sur les signes qu'envoie Dieu et que je suis incapable de voir ! D'ailleurs je ne les vois certainement pas parce que je ne vais pas tous les dimanches à la messe comme le voudrait mon frère !
- Ce n'est pas cela que Philippe veut pour toi, et tu le sais très bien... mais ne change pas de sujet, veux-tu ?
- Bon, et alors quels signes serais-je sensée voir dans cette lettre ?
- Toi seule le sais. Telle que je te connais, tu as certainement dû te poser mille questions depuis que tu as trouvé cette lettre. Et ce sont ces questions qui te mèneront aux signes.

Gabrielle détourna son regard pour le plonger dans le manteau de la nuit. Parfois elle détestait la perspicacité dont faisaient preuve les siens à son égard.

- Tu devines toujours tout...
- Je suis ta sœur...

La jeune femme s'agita, comme pour poser une question dont elle ne savait pas comment la tourner.

- Dis, tu te souviens bien de Mayeli ?
- Ta marraine ?... C'était une gentille dame. Je n'avais que sept ou huit ans quand je l'ai connue. Elle t'aimait vraiment beaucoup. Elle adorait nous raconter des histoires à Philippe et moi, mais ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était s'occuper de toi. Tu étais sa faiblesse, et elle était très fière d'être ta marraine. Je crois que Philippe et moi en étions un peu jaloux... mais tu étais un bébé tellement sympathique qu'on ne t'en tenait pas rigueur.
- Pourquoi ai-je marqué dans cette lettre que je voulais découvrir où se trouve la Rivière des Vents ? Vous parlait-elle aussi de cette rivière ?

Marie ferma les yeux dans un effort de concentration.

- Elle était une conteuse née, et toi tu buvais chacune de ses paroles. Tu as dû retenir cette histoire dans ton subconscient et ce nom a refait surface lorsque tu t'es souvenue d'elle.
- Mais j'étais trop petite pour retenir ce nom !
- Rappelle-toi que tu as revu Mayeli pour la dernière fois quand tu avais cinq ans, quelques mois avant sa disparition. Nous partions du Mexique pour l'Afrique du Sud.
- Oui, je me souviens bien qu'elle me parlait d'une légende Maya avec un lapin dans la lune, mais rien d'autre.

La Rivière des Vents

- Moi aussi je m'en souviens... elle disait qu'à la pleine lune, suivant les croyances des Mayas, un lapin se loge dans la lune et tu peux apercevoir sa silhouette, si tu fais bien attention... Elle avait toujours une histoire à raconter.
- Comment savoir ce que signifie cette Rivière des Vents ?
- C'est simple, tu n'as qu'à aller déposer une fleur sur la tombe de Mayeli, tel que tu l'as écrit dans cette lettre...
- Aller au Salvador ? Mais... je ne sais pas où se trouve la tombe de Mayeli, ni même si elle a été enterrée, puisqu'elle a disparu ! Et comment pourrais-je aller au Salvador maintenant ? Je dois trouver du travail et reprendre ma vie à Paris !

Marie eut un sourire sibyllin. Elle réprima un bâillement.

- C'est peut-être le premier signe que tu as trouvé, petite sœur. Un signe qui te dit d'aller au Salvador avant de reprendre ta vie à Paris...

- Maman, tu te souviens de Mayeli ? demanda à table Gabrielle le lendemain.
- Qui est Mayeli ? demanda Patel.
- On ne parle pas la bouche pleine ! gronda Marie.
- Mayeli était la marraine de Gabrielle, répondit Mathilde à son petit-fils.
- Marraine a une marraine aussi ? demanda l'enfant.
- Oui, ta marraine a aussi une marraine, rétorqua Gabrielle. Maman, tu as entendu ma question ?
- Tout le monde a une marraine, décréta Arthur du haut de ses six ans.
- Non, pas tout le monde, répliqua Paul. Toutes les religions ne l'exigent pas...
- Pourquoi ?

Gabrielle soupira. Ainsi étaient les déjeuners en famille. Et dire qu'il manquait encore Rajiv et toute sa science et patience de père de famille. Sans parler de Philippe qui se serait fait un plaisir d'expliquer à ses neveux pourquoi toutes les religions n'exigeaient pas de marraine.

La jeune fille perdit toute envie de parler et s'emmena dans un silence pendant le restant du repas. Elle regardait un à un les membres de sa famille. Pour eux, c'était facile, ces instants faisaient naturellement partie de leur quotidien. Cette vie était leur choix, alors qu'elle, Gabrielle, se sentait prisonnière des circonstances, comme si ces jours étaient pour elle une parenthèse. Elle se trouvait tellement inutile... Sa présence n'avait aucun sens. Et elle ne savait pas du tout vers où ni vers quoi elle allait...

Paul proposa à ses petits-fils une partie de boules dans la cour parce qu'il faisait exceptionnellement beau et doux. Gabrielle se retrouva dans la cuisine avec sa sœur et sa mère à ranger la vaisselle. La vaisselle et le ménage, ce n'était vraiment pas une vie pour elle... Elle essayait distraitement une casserole et écoutait à peine la conversation.

- Je crois que nous allons en profiter pour faire un petit tour dans le grenier, déclara Mathilde d'un air entendu. Qu'en dis-tu, Gabrielle ?
- Quoi ?

La Rivière des Vents

- Et si tu arrêtais de rêvasser quelques instants pour participer à la conversation ? demanda Marie.
- Pardon, j'étais ailleurs...
- Oui, nous le voyons. Marie m'a dit que vous avez parlé de Mayeli.
- Oh, c'était de la simple curiosité...
- J'ai dans le grenier une malle avec quelques souvenirs d'elle et des photos... Paul est avec les petits et Jasmine fait la sieste. Profitons-en pour y faire une petite incursion. Qu'en dis-tu ?
- Oh oui ! s'anima Gabrielle.

Cette petite incursion prit pour moi les allures d'une expédition dans le passé.

Une toute petite malle que je n'avais jamais remarquée dans un coin oublié du grenier, attendait, depuis des années, réceptacle de souvenirs évanouis. Quand Maman l'ouvrit, parmi les photos vieilles, un délicat parfum fleuri s'en dégagait, m'enveloppant délicieusement.

- Oh, Maman... raconte-moi l'histoire de Mayeli et de Pablo...
- Je te l'ai racontée mille fois... n'en as-tu pas assez ?
- Raconte-la moi pour la mille et unième fois... s'il te plaît...

L'histoire de Mayeli m'avait toujours semblé la plus romanesque qui soit, et je me souvenais d'elle comme l'héroïne d'un conte de fées. Quand Maman me racontait pour la énième fois la rencontre entre Mayeli et Pablo, je ne réalisais pas que ces amants heureux avaient réellement existé. Ils n'étaient pour moi que des personnages fictifs. Et surtout, je ne comprenais pas pourquoi ils avaient subitement disparu. Je leur en voulus longtemps d'être ensemble dans un autre monde, cachés, loin de ceux qui les aimaient.

Mayeli. Même son prénom était exotique, comme pour conjurer la fatalité et tout transformer en joie...

Mayeli ne serait jamais retournée dans son pays natal si les caprices du hasard ne l'avaient conduite sur le chemin de Pablo Bustamante. En ce délicieux printemps de 1960, où elles sortaient pour la première fois de leur rigide pension provinciale, Mayeli et Mathilde avaient décidé de monter à Paris respirer l'air de la capitale. A respectivement dix-huit et dix-neuf ans, les amies ne rêvaient que de romance et de fête. Elles avaient passé ensemble presque cinq ans, depuis que Mayeli était arrivée du Salvador, sa mère ayant décidé de l'envoyer en Europe parachever son éducation de jeune fille de bonne famille.

Selon Mathilde, Mayeli était la douceur même, jolie et gaie, inconsciente des regards admiratifs que sa brune beauté accrochait sur son passage. Mayeli adorait les enfants et rêvait d'en élever toute une ribambelle, alors que Mathilde pensait plutôt à sa carrière de professeur en littérature.

A Paris, elles retrouvèrent Paul Borel, ami d'enfance de Mathilde. Il venait à peine d'intégrer le Ministère des Affaires Etrangères, et fort de ses influences diplomatiques, leur fit les honneurs de la ville lumière.

- Paul connaissait énormément de personnalités du monde diplomatique, poursuivit Mathilde. Ainsi, il s'était lié d'amitié avec un brillant et ambitieux diplomate d'Amérique Centrale, Pablo Bustamante, venu un mois à Paris parfaire son français en vue d'une possible affectation dans un pays francophone... En plus tous deux portaient le même prénom. L'un en français, et l'autre en espagnol. Paul pensait que Pablo serait heureux de faire la connaissance de Mayeli, puisqu'ils étaient tous deux du Salvador. Tenez, regardez, voici une photo de Pablo à Paris, l'année où il a rencontré Mayeli...

Gabrielle regarda avec curiosité la photo en noir et blanc que lui tendait sa mère.

Trente-cinq ans, plutôt bel homme calqué sur le type latin, Pablo Bustamante avait déjà essuyé l'échec d'un premier mariage avec une actrice Américaine assez fantasque. L'union avait duré deux ans au bout desquels tous deux s'étaient rendus compte qu'ils préféraient la liberté du célibat. Le diplomate s'était promis de ne plus se relancer dans la vie à deux avant d'avoir aimé toutes les femmes de la terre.

La fraîcheur de Mayeli eut raison de lui. Il tomba sous le charme de la jeune fille dès leur première rencontre, et après une cour passionnée qui dura à peine un mois, repartit de Paris en homme marié, avec une jeune épouse dont il était fou amoureux.

Pablo Bustamante ne fut en définitive pas missionné dans un pays francophone, mais rappelé à San Salvador en 1961. Au summum de sa carrière, il fut nommé conseiller auprès du Gouvernement de Fidel Sánchez Hernández, élu président en juillet 1967. On jugea que Pablo pouvait mettre à profit son expérience et ses habiletés dans son pays natal plutôt qu'ailleurs. Là commençait la zone d'ombre.

Mayeli écrivait régulièrement à son amie, en lui décrivant par le menu sa vie à San Salvador. Ses longues et vivantes lettres révélèrent son talent de conteuse. Mathilde suivit de près l'ascension sociale des Bustamante, l'éclatante réussite de Pablo. S'ensuivirent des années d'insouciance et d'opulence où ils fréquentèrent les familles les plus fortunées d'Amérique Centrale et se firent un nom.

Mayeli prétendait qu'elle avait la nostalgie de la France même si son pays natal la fascinait, et cependant jamais elle ne revint en Europe. Pas même pour le mariage de Mathilde et Paul Borel.

Lorsque les Borel furent affectés en mission à San Salvador, de 1969 à 1971, ils purent constater combien Mathilde et Pablo Bustamante étaient heureux et adulés. Rien ne leur manquait, tout leur réussissait. Et ils voulaient fonder une famille à l'image des Borel qui venaient d'avoir leur troisième enfant.

C'était injurieusement parfait. Était-ce pour cela que j'étais captivée par ces temps bénis, cette histoire qui n'avait rien à voir avec moi ?

Tout a pris fin un matin de décembre 1975. Je venais d'avoir six ans et Mayeli et Pablo ont disparu dans un accident d'avion jamais élucidé, jamais remis en cause, alors que nous vivions en Afrique du Sud.

Avec un tel passé, comment ne pas chercher à savoir ce qui était arrivé ? Il est vrai qu'il existe la fatalité, l'impossibilité de revenir en arrière. Mais moi, cette résignation me laissait un arrière-goût d'insatisfaction auquel je refusais de me soumettre.

Je voulais me souvenir de Mayeli, retrouver sa mémoire et comprendre.

- Pourquoi parlait-elle de la Rivière des Vents ? demanda Gabrielle.
- Il est vrai qu'elle en parlait comme du paradis sur terre. Mais elle aimait tellement imaginer des histoires, elle pouvait être tellement fantaisiste, que je ne saurais pas trouver la part de vérité.

Gabrielle resta songeuse, alors que Mathilde fouilla dans le fond de la petite malle et en sortit un paquet de lettres enveloppées d'un ruban.

- J'ai gardé toute sa correspondance. Si vous voulez la lire, les filles, faites-le.
- Merci, Maman, mais je pense que ces lettres doivent rester où elles sont, répliqua Marie.
- Oui, Marie a raison... ces lettres sont à toi.

Le parfum qui émanait de la petite malle était capiteux.

- Ce parfum était-il celui de Mayeli ?
- Quel parfum ? demandèrent en chœur Mathilde et Marie.
- Vous ne sentez pas un parfum qui sort de cette malle ?

Sa mère et sa sœur se penchèrent pour humer l'air.

- Non... tout ce que je sens c'est l'humidité des années qui ont passé, répliqua Mathilde.
- Et moi je dois avoir mon odorat déformé par la sinusite...

Le klaxon d'une voiture résonna dans la cour et Marie se releva brusquement.

- Seigneur ! Ce doit être Philippe !
- Quel Philippe ? demanda Gabrielle, sous l'effet d'une soudaine migraine.
- Allô ? Ici la Terre appelle la planète Gabrielle ! taquina Marie. Tu n'as pas écouté un seul traître mot de ce que nous avons dit à la cuisine ?
- Non, avoua piteusement Gabrielle.
- Mais c'est Philippe, ton frère ! Rajiv et moi avons arrangé son arrivée surprise pour qu'il vienne pour l'anniversaire de Papa !
- Philippe ?! s'exclama Gabrielle.

Sans attendre de réponse, elle laissa sa sœur et sa mère dans le grenier, se précipita dans la cage des escaliers pour courir accueillir effusivement le frère qui lui avait tant manqué depuis qu'il était parti d'Europe.

Philippe Borel faisait partie des Missionnaires d'Afrique, ordre fondé en 1868, et qui travaillait dans vingt-deux pays d'Afrique avec le clergé Africain. Deux ans auparavant, il avait été ordonné prêtre et se dédiait à l'activité missionnaire dans un diocèse du Sénégal.

Gabrielle insista pour qu'il lui accorde une promenade dans les vignobles près de Cadillon, seul à seule, en souvenir de celles qu'ils faisaient en Afrique du Sud, quelques années auparavant.

- Te souviens-tu du domaine de Boschendal ? demanda Gabrielle quelque peu nostalgique.
- C'était celui que tu préférerais...
- Et tu te souviens des projets que nous faisons pour l'avenir ? Toi tu disais que tu voulais devenir pilote d'avion et que tu m'emmènerais faire le tour du monde...

Philippe rit de bon cœur.

- Mais tu n'avais que six ou sept ans. Comment peux-tu te souvenir de ces détails insignifiants ?
- Ils ne l'étaient pas pour moi. Je m'imaginai que tu deviendrais vraiment pilote, et que tu tiendrais ta promesse. Je pensais que tu grandirais et que tu finirais par te marier et avoir des enfants. Tu aurais fait un bon père de famille...
- Le destin est ainsi fait, petite sœur.
- Tu es heureux, n'est-ce pas ? fit-elle un brin émue.
- Oui, je le suis sincèrement.
- Mais comment as-tu fait pour tout à coup changer totalement d'avis et décider de devenir prêtre au lieu de faire de Papa et Maman de respectables grand-parents ?
- Je n'ai pas changé du jour au lendemain. C'était en moi, mais je ne l'ai pas tout de suite découvert. Cela m'a pris des années pour comprendre les signes et briser les liens... Quant aux petits-enfants de Papa et Maman, je crois que c'est à toi que reviendra la responsabilité de leur en donner plus...
- Non. Je ne crois pas que ce soit pour moi.
- Allons, tu dis cela à cause de ce qui t'est arrivé avec Quentin ?
- Je vois que tu ne manques pas d'informateurs...
- Crois-moi, il arrivera un jour où tu aimeras pour de vrai, et tu n'auras pas besoin de retenir celui que tu aimes pour qu'il soit à toi.
- Jamais je n'aimerai quelqu'un d'autre que Quentin !

Il avait gloussé devant la détermination de sa cadette.

- Qu'entends-tu, toi, à l'amour, alors que tu y as renoncé ?
- Tu es sûre que ce n'est pas plutôt toi qui y as renoncé ? répartit-il avec le sourire enjôleur qu'il tenait de leur mère.

Il y a des gens qui croient aux signes, disait Marie.

Cela avait pris des années à Philippe pour briser les liens...

Tous deux croyaient en quelque chose qui m'échappait. Était-ce parce qu'ils étaient mes aînés ? Parce qu'ils avaient vécu quelque chose que moi je n'avais pas connu parce que j'étais née après eux ?...

Avril touchait à sa fin, et je remarquai que les glycines de Cadillon s'étaient épanouies dans toute leur splendeur mauve. La vue de ces éphémères fleurs me touchait, inexplicablement.

La Rivière des Vents

Cette nature paisible et éternelle me rappelait douloureusement que je ne faisais que passer. Car j'avais une décision à prendre.